ARTICLE 2

La formule du réel

Grégoire Falque · 6 juillet 2026

Qu’est-ce qu’une preuve ?

Pas une trace. Pas un enregistrement. Pas un souvenir. Une preuve est ce qu’on ne peut pas effacer, modifier ou contester sans laisser de marque dans le monde. Une preuve résiste. Elle pèse.

Dans l’article précédent, j’ai posé la formule du réel :

> Réel = Matière × Friction × Effort

Trois variables, une multiplication, un résultat nul si l’une manque. La structure est simple. Ce qu’elle contient l’est moins : chacune des trois variables cache un paradoxe que l’époque ne veut pas regarder en face. Cet article entre dans la formule, variable par variable.

I. La matière — le paradoxe de l’archive

Commençons par le paradoxe le plus contre-intuitif.

Nous vivons dans l’époque la plus archivée de l’histoire. Chaque déplacement est enregistré, chaque transaction tracée, chaque échange conservé sur un serveur. On pourrait croire que la matière n’a jamais été aussi abondante.

C’est l’inverse. Nous produisons massivement des traces, et presque aucune preuve.

La différence entre une trace et une preuve n’est pas une question de quantité. C’est une question d’irréversibilité.

Une trace documente qu’un événement s’est produit. Mais elle peut être effacée, retouchée, falsifiée, sans que le monde s’en souvienne. Une photo se modifie pixel par pixel. Une story disparaît en vingt-quatre heures, par conception.

Une preuve est une trace qu'on ne peut plus défaire. Pour la contester, il faudrait modifier le monde lui-même, et la modification se verrait. On ne défond pas du plomb. Le cube que scelle le Bureau ne se reprend pas : il est là, il pèse 1,3 kg, il porte une date.

LE PARADOXE DE LA MÉMOIRE NUMÉRIQUE

L'humanité a attendu des millénaires pour disposer d'une mémoire totale, et cette mémoire est la plus fragile qu'elle ait jamais connue.

Une lettre écrite à la main en 1850 et oubliée dans un tiroir prouve davantage qu'un million de messages échangés sur une plateforme qui peut fermer demain, être rachetée après-demain, et supprimer ses archives le jour suivant.

Ce n'est pas de la nostalgie. Le papier se dégrade, mais lentement, sans intention, et sa dégradation laisse des traces. La suppression numérique est instantanée, propre, sans résidu.

La matière dont parle la formule n'est donc pas une question de support. C'est une question d'irréversibilité. Et l'irréversibilité est devenue la chose la plus rare de notre époque.

II. La friction — ce qu'on confond avec la souffrance

C'est ici que je suis le plus souvent mal compris.

Quand je parle de friction, on entend : Falque pense que la souffrance est une valeur. Falque prône la difficulté pour la difficulté. Falque regrette une époque où tout était pénible.

C'est faux, et c'est faux d'une façon qui compte.

La friction n'est pas la souffrance. C'est la résistance. Ce qui la définit, ce n'est pas qu'elle fait mal, c'est qu'elle transforme celui qui la traverse. On ne ressort pas identique d'une friction. C'est son seul critère.

Un deuil est une friction, non parce qu'il fait souffrir, mais parce qu'il sépare un avant et un après. Une décision difficile est une friction, non parce qu'elle est pénible, mais parce que choisir, c'est renoncer, et qu'un renoncement ne se défait pas. Apprendre est une friction : on ne désapprend pas.

CE QUE LE FLUX SUPPRIME VRAIMENT

Le flux ne supprime pas la souffrance. On peut souffrir en faisant défiler un écran pendant trois heures. On peut y être triste, angoissé, en colère.

Ce que le flux supprime, c'est la transformation.

On peut traverser des émotions intenses devant un écran et en ressortir identique. L'émotion a circulé. Elle n'a rien déplacé.

C'est la différence entre pleurer devant un film et pleurer sur l'épaule de quelqu'un. Les deux produisent des larmes. Un seul engage un corps auprès d'un autre corps, et change quelque chose entre eux.

La friction n'est pas une punition. C'est la condition de la métamorphose. Un réel sans friction ne transforme plus rien.

III. L'effort — le corps comme condition

L'effort est la variable la plus concrète de la formule, et la plus radicale.

On la comprend trop vite comme une affaire de sport, de muscle, de sueur. C'est trop étroit. L'effort, c'est ce que l'acte coûte réellement à un corps : du temps, de la fatigue, de l'attention, une présence tenue jusqu'au bout. Pas l'intention de le faire. Le fait de l'avoir fait.

L'effort rappelle que le réel passe toujours par un corps. C'est délibéré. Une longue tradition a voulu que l'idée soit première, que l'intention suffise, que le corps ne soit qu'un véhicule provisoire. La formule dit l'inverse : sans corps, pas d'effort ; sans effort, pas de réel. Le corps n'est pas le véhicule du réel. Il en est la condition.

LE CAS DE LA PENSÉE

Quelqu'un dira : et la pensée ? Une décision intérieure, une résolution profonde, cela ne coûte rien ?

Si. Penser fatigue. Mais une pensée qui reste dans la tête ne produit pas de réel. Elle produit du possible. Ce possible ne pèse pas, ne résiste pas, ne laisse rien. Pour qu'il devienne réel, il faut qu'il traverse une résistance et qu'il en reste quelque chose dans le monde.

CE QUE CONSTATE LE BUREAU

Le Bureau des Protocoles ne chiffre pas l'effort. Il ne juge pas s'il a été assez grand, ni s'il était sincère. Il constate qu'il a eu lieu : tel acte, tel jour, à tel endroit, exécuté jusqu'au bout. Puis il le scelle.

Ce n'est pas une mesure. C'est un constat. Dans une époque où tout se déclare, constater est déjà une exigence.

IV. La multiplication — pourquoi pas une addition

Le choix de la multiplication n'est pas un détail. C'est le cœur de la formule.

CE QUE L'ADDITION PERMETTRAIT

Si la formule était une addition, elle permettrait la compensation. Une friction très forte rachèterait un effort nul. Une matière abondante remplacerait une friction absente.

C'est exactement ce que fait le flux : il compense l'absence de résistance par l'abondance de traces. Un million de photos d'un événement ne remplacent pas l'effort qui n'a pas eu lieu dans l'événement lui-même.

CE QUE LA MULTIPLICATION DIT

La multiplication dit que les trois variables sont nécessaires, et qu'aucune ne remplace l'autre. Si l'une manque, tout manque. Pas diminué. Nul.

Elle dit aussi autre chose : les variables ne s'ajoutent pas, elles s'entraînent. Une résistance plus forte rend l'effort plus engagé. Un effort plus engagé laisse une trace plus profonde. Un acte qui a traversé beaucoup de friction ne pèse pas seulement davantage : il pèse autrement.

Tous les actes ne pèsent pas pareil. La formule ne dit pas combien. Elle dit qu'il y a des degrés dans le poids.

V. Ce que la formule est vraiment

Une dernière chose avant de conclure.

La formule ne se calcule pas. Ce n'est pas un instrument de mesure. C'est un instrument de distinction. Elle ne dit pas combien une chose pèse dans le réel. Elle demande si elle y pèse.

C'est la question que notre époque a cessé de poser. Non pas : est-ce vrai ? Non pas : est-ce sincère ? Non pas : est-ce beau, ou bon, ou juste ?

Mais : est-ce que cela a eu lieu ?

La question paraît simple. Elle est radicale, parce qu'elle exige trois réponses à la fois : qu'en reste-t-il, qu'a-t-il fallu traverser, qu'est-ce que cela a coûté ?

Le flux répond oui aux trois par convention. Il suppose que dire suffit, que déclarer vaut traverser, que vouloir vaut faire.

La formule répond : montrez ce qui reste. Montrez ce qui a résisté. Montrez qui l'a fait.

Dans l'article suivant, j'aborde la conséquence la plus dérangeante de cette formule : l'existence et la vérité sont deux choses distinctes. On peut avoir raison dans le vide. On peut mentir avec du poids.

Bureau des Protocoles · 11, rue Campagne-Première, Paris 14e · Siège social : Paslaz · gregoire.falque@gmail.com · gregoirefalque.com